

## LES CORTÈGES

### I

En temps ordinaire, dans une rue passante, rien de plus banal qu'un défilé militaire. C'est, aussi loin que l'œil puisse apercevoir, une haie bougeante de fusils, une ligne uniforme de képis rouges, de capotes bleues et de pantalons garance. Les hautes silhouettes des officiers à cheval rompent seules la monotonie du ruban qui se déroule, nettement différencié de l'ambiance en désordre par l'harmonie rythmée de sa marche. Car le défilé militaire, à cause, sans doute, de ses couleurs voyantes, ne s'incorpore pas à la foule. Même lorsque cette dernière l'encadre étroitement et l'accompagne d'un pas

également mesuré, le long reptile, dont la musique paraît être la tête aux yeux de cuivre, demeure distinctement séparé d'elle.

Il ne faut pas imaginer que tous les défilés militaires se ressemblent. Il en est de teintes plus neutres que les nôtres. L'Allemand, par exemple, s'évanouirait quasiment au milieu du populaire qu'il soulève, s'il n'avait, pour pallier l'effacement des capotes grises, l'éclat des casques et cette démarche saccadée, à déclics bizarres, qui donne aux régiments l'air de machines automatiques. Par contre, d'autres défilés sont des cortèges burlesques : tels ceux des soldats belges et espagnols, chamarrés de brandebourgs, de cordons et d'aiguilletes, reluisants de ceinturons éclatants, de plumets et de cocardes, de sabre-taches et de bottes vernies. Ils secouent la torpeur de la rue, éparpillent on ne sait quelle joie et quel romanesque, semblent toujours se diriger vers des divertissements et jamais n'inspirent le sentiment d'une force ou d'une cohésion.

Assurément, au point de vue esthétique, ils détiennent une supériorité incontestable. Mais la

valeur esthétique d'un régiment n'entre pas en ligne de compte avec sa valeur militaire. Car le régiment japonais notamment a fourni des preuves inoubliables de bravoure. Néanmoins ses défilés demeurent les moins curieux du monde. Tous les êtres composant ses files, ses rangs, ses compagnies furent, dirait-on, coulés en un moule identique. Ils offrent la même petite-tesse, le même visage de bronze ombragé de cheveux noirs et drus, la même allure vive. Pas un qui dépasse l'autre. L'ensemble est parfaitement symétrique et sombre.

En somme, le défilé d'infanterie ne présente-t-il quelque grandeur que durant les fêtes nationales, traversant les villes bariolées de drapeaux, passant sous les arcs de triomphe et les guirlandes électriques. De même aux solennités des revues, car alors les lignes grêles des colonnes de compagnies, librement éployées en un vaste espace, séduisent par ce que l'on appellerait volontiers leur « beauté géométrique ».

Les fastes militaires des temps révolus ne ressusciteront pas. On ne reverra plus ces fantaisies théâtrales qui réjouirent le Paris napo-

léonien. La tendance nouvelle paraît aller à l'encontre de ces pompes exagérées. La guerre moderne nécessite l'impersonnalité totale de couleur et l'abandon de toute passementerie.

Pourtant la plupart des pays conservent encore à la cavalerie un reliquat de ses élégances passées. Cela contribue à la grâce de l'arme. Le défilé de cavalerie surpasse évidemment en esthétique celui de la ligne. Moins régulier, à cause de la fringance des chevaux, il enfile les rues ainsi qu'une cascade crépitante. Les trompettes, simultanément levées, jettent une lueur d'or que les casques et les shakos répercutent. Les sabres nus flamboient, les cuirasses ruissellent de clarté et les lances oriflammées ressemblent à des pavois mobiles. Les uniformes bleu tendre ou noirs ornements de blanc et de rouge, les crinières flottantes mêlent leurs nuances aux fulgurations des aciers et des cuivres.

Mais aucune de nos magnificences équestres ne saurait être comparée à celles qu'organisent les Arabes et les Marocains en leurs rues bordées de cubes blancs. Car ceux-ci sont des cavaliers-nés, des centaures assouplis à tous les exercices.

Ils gardent inconsciemment le hiératisme et la gravité fière des temps où leurs conquêtes alarmèrent le monde. Le burnous et le turban communiquent à leurs silhouettes du mystère et de la majesté. Ils raffolent des harnachements somptueux où se mélangent, selon les rites complexes de l'art musulman, l'or, l'argent et les soieries précieuses.

Leurs cortèges, d'ordinaire, passent dans un enchantement de couleurs que dominant le blanc et le rouge. Ils sont harmonieux et souples, empreints de sérénité religieuse. Mais qu'une cause quelconque les stimule, réception d'ambassade ou commémoration de marabout, et un enthousiasme soudain les saisit, une fièvre brusque les éveille, un besoin de gesticulation et de bruit les révolutionne. Hommes et chevaux foncent dans le vent. Les burnous s'enlèvent comme des ailes blanches. Les fusils, brandis, lancés, rattrapés au vol, crépitent dans le tourbillon des poussières soulevées. La fantasia désordonnée, furieuse, traverse l'espace comme un brutal et splendide météore...

## II

Les cortèges embellissent la rue de leur esthétique propre et de celle que leur apporte le peuple convié à les contempler. Il en est d'officiels, consistant en théories de voitures aux cochers empanachés, garnies de personnages aux uniformes dorés et cheminant parmi les escadrons de cuirassiers et de dragons. Ce ne sont évidemment pas les plus pittoresques.

L'Église, autrefois, en organisait d'admirables. Quand, des hauteurs de la montagne Sainte-Geneviève descendait la chasse de cette pucelle, tout le peuple de Paris accompagnait ses reliques. Le Parlement désignait aux corps de l'État leur rang processionnaire. C'était, dans un concours d'étendards et de bannières, un soulèvement de piété, une démenche de luxe, une tonitruance de cantiques.

Mais ces jours de liesse religieuse sont évanouis. La nation a supprimé les processions. Faut-il le regretter ? Assurément non. Le clergé français a perdu ses traditions pompeuses. De même